

Spectacles

Eddy-L. MacFarlane

Number 14, Spring 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

MacFarlane, E.-L. (1959). Spectacles. *Vie des arts*, (14), 28–28.

c'est déjà mieux comprendre l'acte de révolution. Car l'auteur, dans son dernier roman, s'il continue la fidèle description d'un événement réel, y ajoute un intérêt nouveau, celui d'une inquiétude intellectuelle et religieuse. Mais il reste pur, il résiste à l'engagement parce qu'il n'a pas encore trouvé « cette culture qui pourrait vaincre les flammes, les bombes et la mort. »

SON REFUS

A ce moment de son oeuvre, il est clair que la préoccupation première de Michel del Castillo est encore « la souffrance et l'aliénation de l'homme par l'homme. » Il est convaincu que la solution de ce problème est ailleurs que dans un programme politique, quel qu'il soit, et il ajoute, tel un Camus rajeuni : «... s'il faut absolument verser du sang pour faire l'Histoire, j'aime mieux laisser à d'autres le soin de le faire. »

Il a vu le terrible débit de sang et de chair grillée qu'exigent les idéologies politiques. Il en a souffert en sa chair et en son esprit. Il dit non aux paroles d'assassinat qui ébranlent notre

monde. Il pense à l'homme que les idéologies asservissent et c'est à l'homme qu'il tend la main. Mais lui sera-t-il possible de tenir longtemps, de demeurer juste quand tant d'hommes de bonne foi veulent l'entraîner dans leurs tourbillons criminels de croisade et de libération ? Ou se réfugiera-t-il dans le mythe ?

Il affirme ne s'être pas converti, mais il avoue un besoin déchirant de Dieu. Il est difficile d'être juste, c'est-à-dire seul, au milieu de tous ces millions d'êtres hypnotisés par l'acte de tuer pour la bonne cause ! Il est difficile de vivre et de penser seul quand les dieux se font aguichants derrière leur faucille ou leur croix. Le malheur veut que si les dieux sont bons, les hommes qui les utilisent peuvent être criminels. Et Tanguy s'en souvient. Tanguy sait que la bonne foi ne peut plus excuser le crime.

L'ÉCRIVAIN

Michel del Castillo ne cherche ni à renouveler le roman, ni à élaborer un nouvel humanisme. Il est un écrivain

concis, étonnamment sobre pour son âge, et cela malgré les problèmes aigus qui le préoccupent. Il réussit à nous communiquer son expérience en profondeur, avec la sincérité de l'enfant qu'il était hier encore et le surprenant équilibre intellectuel de l'écrivain qu'il est déjà. En somme, il dit bien ce que, je crois, il lui est impossible de taire.

Son expérience unique éclaire notre monde fanatisé d'une lumière inattendue où la difficile, la désespérante réalité se retrouve tout à coup humaine, baignée de lucidité, soutenue d'amour et de justice. Peut-être sans le savoir, del Castillo est-il en train de nous rendre l'idée de l'homme, déchirée et presque anéantie par les idéologies qui se veulent définitives ?

Je ne suis pas loin de croire que la conjonction de son expérience, de son intelligence et de ses désirs a déjà fait éclater chez lui l'intuition quasi prophétique d'une attitude salvatrice.

Pour toutes ces raisons, je crois que Michel del Castillo vient d'entreprendre une oeuvre très importante.

Wilfrid LEMOINE

SPECTACLES

MADemoiselle JULIE

DEPUIS plusieurs années Jean Coutu était fasciné par cette oeuvre de Strindberg. Il la sentait, la voyait, la vivait. Cette lente gestation a porté ses fruits et nous a valu récemment un spectacle d'une rare qualité dramatique.

Le cadre d'une chronique ne permet guère d'analyser une pièce aussi dense, ni les motifs qui l'ont fait naître. *Mademoiselle Julie* eut et a encore ses détracteurs. Non sans raisons. C'est que le moindre des écueils que présentent texte et situation conduit facilement les interprètes à sombrer dans un complexe mélodramatique que l'auteur avait sagement évité.

Il ne faut rien moins que des acteurs aussi sensibles que subtils pour rendre avec une rigoureuse mesure, l'intensité

des aspirations secrètes des personnages de Strindberg. Dyne Mouso, Colette Courtois, Jean Coutu l'ont parfaitement compris et leur interprétation mérite des éloges.

Jean Coutu notamment nous a agréablement surpris. Certes, nous savions qu'il valait mieux que ce qu'il nous offre souvent dans certaines *continuités* télévisées; nous savions aussi son désir de consacrer à *Mademoiselle Julie* le meilleur de lui-même. Nous ne pensions pas qu'il put atteindre à cette sobriété qu'exige le rôle du "valet". Sa mise en scène dans un décor de Jacques Peltier rejoignait la conception du "Cartel" : servir l'oeuvre dans l'humilité; cette fois, on peut l'affirmer, Strindberg l'a été, religieusement.

E. MacFARLANE



Dyne Mouso (Julie) et Jean Coutu (Jean) dans une scène de *MADemoiselle JULIE*.